L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 18 mars 1910.

Thermomètre de E.Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centgrade
7 h. du matin..	58	13
Midi.....	64	16
3 P. M.....	68	18
6 P. M.....	70	19

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Un Maniaque.
Le Trinquet.
Les Petits Souliers.
Carême.
Le Vertige du Sang.
Un qui ne tirerait pas....
Cuisine.
La Comtesse Germaine, feuilleton du dimanche.
Mondanité, Chiffons.
L'actualité, etc., etc.

LE DESSECHEMENT DES TERRES EN LOUISIANE.

Il serait injuste de ne pas reconnaître les inlassables efforts auxquels nous nous livrons pour que notre Etat obtienne ce qui lui est dû dans le partage des faveurs fédérales, efforts qui, malheureusement, n'aboutissent pas toujours, mais qui n'en sont pas moins dignes d'un sort meilleur.

Il n'est pas de jour que nous ne voyions nos représentants au Congrès formuler une réclamation quelconque, d'une légitimité parfaite, en faveur de la Louisiane et la soutenir avec énergie et talent ; et souvent, oui trop souvent, l'énergie et le talent ne suffisent pas pour la faire triompher, il faut que ces messieurs aient recours à des manœuvres qui répugnent aux consciences sans souplesse.

Il y a en Louisiane, comme dans bien d'autres Etats de l'Union d'ailleurs, des terres que les eaux à certaines époques de l'année envahissent à la suite du débordement des rivières qui les sillonnent ; et le retrait des eaux se fait si lentement, si incomplètement, que ces terres restent improductives alors qu'on en pourrait tirer profit.

Le président de l'Union des Fermiers de la Louisiane, M. Frank Harbert, est à Washington dans le moment et vient d'avoir avec l'orateur de la Chambre, M. Cannon, un long entretien au sujet des terres en question qui, si elles étaient desséchées et cultivées, augmenteraient considérablement la richesse du pays à cause de leur fertilité.

Mais les travaux de dessèchement ne peuvent être exécutés que par le gouvernement fédéral qui a créé un fonds spécial dans ce but. M. Harbert croit avoir assez clairement dépeint la situation et suffisamment démontré le bien-fondé de sa réclamation à l'orateur de la Chambre pour qu'il s'y intéresse, qu'il l'appuie de sa puissante influence quand en viendra l'heure.

Que demande le président de l'Union des fermiers de la Louisiane ? que son Etat soit l'objet des mêmes égards que les autres Etats de la part du Secrétaire de l'Agriculture, rien de plus.

M. Harbert rappelle une circonstance où $27,000 ont été dépensés en pure perte parce que les travaux préliminaires de dessèchement avaient été exécutés sans la compétence voulue, et ce mécompte peut être évité si les travaux, la prochaine fois, sont entourés des soins nécessaires et s'exécutent dans les conditions convenables.

M Cannon a écouté son interlocuteur avec une attention qui permet à celui-ci d'espérer qu'il l'a gagné à sa cause. M. Harbert est parfaitement documenté et sa parole, la plus autorisée qui soit en la matière, a été si chaude, si colorée par fois, que M. Cannon a dû voir nos terres en Louisiane, abandonnées depuis si longtemps, se parer de la plus riche, de la plus luxurante végétation, se transformer en le plus enchanteur des jardins.

Les Académies et l'Université de Berlin.

Voici le texte de la réponse adressée, au nom de l'Institut de France, par M. Thureau Dangin, au docteur Erich Schmidt, *rector magnificus*, et aux membres du sénat de l'Université de Berlin.

Paris, 2 mars 1910.

Vous avez eu la gracieuse pensée d'inviter au jubilé de votre Université quatre des Académies qui composent l'Institut de France : Académie française, Académie des Inscriptions et belles-lettres, Académie des sciences, Académie des sciences morales et politiques.

J'ai reçu d'elles, en qualité de président de l'Institut, mission de vous adresser leurs remerciements.

Elles comprennent la légitime fierté avec laquelle l'Université de Berlin doit considérer son histoire devant les cent années écoulées depuis sa fondation, et il leur suffit d'évoquer les noms illustres des maîtres qui ont enseigné dans ses chaires, pour apprécier les services qu'elle a rendus aux lettres et aux sciences.

Nos Académies s'associent donc aux hommages qui seront rendus à un glorieux passé et aux vœux qui seront formés pour la continuation de cette prospérité.

Toutefois il leur a paru que dans une commémoration principalement universitaire, elles devaient laisser à nos Universités l'honneur de représenter à Berlin les lettres et la science françaises, d'autant que le savant éminent, délégué par l'Université de Paris, se trouve être à un double titre membre de l'Institut de France.

Agréez monsieur le recteur et messieurs les membres du Sénat, l'assurance de mes sentiments de haute considération.

Pour le président de l'Institut, absent de Paris, le vice-président.

P. THUREAU-DANGIN.

Cette lettre est certainement très justement appréciée, et sa publication met fin à des commentaires inutiles. La dépêche d'un correspondant de Berlin en est un témoignage :

Berlin, 4 mars.

La réponse de l'Institut de France à l'invitation de l'Université de Berlin est arrivée aujourd'hui et met fin à l'incident qu'avaient tenté de faire naître certains journaux pangermanistes.

Le "Lokalanzeiger" fait ressortir que les quatre Académies invitées ont pour principe de n'envoyer des représentants qu'aux fêtes célébrées par des Académies et que tout en obéissant à cette tradition elles ont donné à leur refus, par le choix de M. Henri Poincaré comme délégué de l'Université de Paris, et par le ton cordial de leur lettre, une forme honorable nullement blessante.

C'est aussi l'opinion de l'Université berlinoise, et les journaux qui voyaient dans l'attitude de l'Institut de France une offense gratuite pour l'Université de Berlin se sont montrés plus royalistes que le Roi en tentant inutilement de faire sortir cet incident de son cadre naturel.

Et voilà clos ce minuscule incident créé de toutes pièces par des bavardages inconsidérés.

LE Renouveau de Paris

Interview de M. Ernest Caron.

Chronique parisienne :

Chaque matin, les journaux attestent que les eaux se retirent et que le niveau de la Seine baisse. Il baisse lentement, avec mauvaise humeur, mais il baisse.

L'inondation fut une dure épreuve, mais c'est une épreuve du passé. Les eaux s'en vont, les eaux sont parties ; nous ne les reverrons plus. Voilà ce qu'il faut dire, répéter, crier, au risque d'ameuter les gens et de se faire traiter de maniaque. Les Parisiens doivent le clamer à tous les carrefours du monde, s'ils ont l'amour de la vérité et le souci de conserver à leur ville son éclat, sa richesse, son attrait, son prestige.

M. Millerand, dernièrement, dans un beau discours, et qui mérite d'avoir du retentissement, l'a affirmé avec force. C'est pour l'entendre dire une fois encore que je suis allé voir M. Ernest Caron, président du Conseil municipal.

M. Ernest Caron, bien qu'il ne soit pas vieux du tout, et que, par le langage, le regard et les façons, il montre au contraire une robuste jeunesse, est de la race de ces hommes qu'on appelle "vieux Parisiens". Entendons par ce vocable qu'ils possèdent le sens aigu de la vie parisienne et qu'ils la pratiquent avec passion. M. Caron est donc un "vieux Parisien", et qualifié pour représenter Paris bien avant que le suffrage de ses collègues l'eût porté dans le vaste cabinet présidentiel où il voulut bien me recevoir.

—Vous avez raison, fait-il aussitôt, c'est cela qu'il faut crier sur tous les tons, si l'on veut rendre l'espoir au commerce qui se plaint et la confiance aux étrangers que l'on épouvante. A-t-on assez exagéré ! Un désastre comme celui que nous avons subi n'est-il donc pas assez grave pour qu'on y ajoute encore, par on ne sait quel mauvais esprit de surenchère dans le pire ? Le mal que certains journaux ont fait à notre ville est incalculable. Mais ne récriminons pas. Occupons-nous maintenant de le réparer et d'assurer l'avenir.

"Ce qu'il importe avant tout de faire connaître à tous les amis de Paris, c'est que l'état sanitaire n'y a jamais été meilleur. M. Millerand, dans son excellent discours, a cité des chiffres : dans les huit premières semaines de 1910, nous n'avons eu que 7,713 décès, alors que la moyenne est de 8,850, et que nous en avions enregistré, en 1909, 8919. Mais en voici un autre. Quelle maladie craignait-on ? On redoutait que les eaux polluées ne provoquassent une épidémie de fièvre typhoïde, et c'est dans cette crainte que les pouvoirs publics, le conseil d'hygiène, tous les médecins enfin ont multiplié les prescriptions. Eh bien ! voulez-vous savoir combien nous avons eu de typhiques ?...."

M. Caron sonne et se fait apporter le "Bulletin de statistique", dont le dernier numéro vient de paraître. Son doigt agile se meut entre les colonnes.

— Voici. Dans la dernière semaine, du 20 au 26 février, nous avons eu trente et un cas et "trois" décès. Vous entendez bien : trois décès dans tout Paris, sur une population de 2 700,000 habitants ; deux à Saint-Fargeau et un au Père-Lachaise. Dans la semaine précédente, nous avions enregistré trente cas, nombre presque identique, et un seul décès, et la moyenne est de trente-six cas et de "six" décès.

"Ne nous étonnons pas outre mesure d'une situation si favorable. Le volume d'eau charriée ayant augmenté dans des proportions considérables, tandis que le nombre des microbes pathogènes demeurait le même, il en résulte qu'ils se sont trouvés assez raréfiés. D'autre part, les organes publics ont conseillé ou prescrit des mesures d'hygiène et d'assainissement auxquelles la population s'est soumise avec une bonne volonté exemplaire ; jamais les locaux n'ont été si propres, jamais les Parisiens n'ont davantage surveillé leur alimentation, et cette énergique défense contre le mauvais bacille a produit ses effets.

"Paris a repris son visage ordinaire, il faut qu'on le sache bien. Nous restaurerons, avec toute la célérité possible, nos chaussées défoncées, nous rétablirons dans leur totalité nos moyens de transport, et il ne restera plus de ces tristes jours qu'un mauvais souvenir.... mais un bon souvenir aussi, celui de l'admirable vaillance de la population et des généreux dévouements qui se sont produits... J'avais dit cela dans un discours et je vois, d'après la péroraison de Millerand, ajoute malicieusement M. Caron, que c'est aussi son opinion.

"Au moment où la crue a commencé, tous les hôtels étaient bondés, on n'avait jamais vu tant de monde à Paris. En trois jours, ils se sont vidés, et cet exode a été un désastre pour le commerce. Mais nous constatons un mouvement de reprise, et l'on commence à revenir à Paris. Accélérons de toutes nos forces ce mouvement : c'est l'œuvre à laquelle il est bon que chacun se dévoue, et, par son rayonnement, le "Figaro" est de ceux qui peuvent le plus efficacement nous y aider. Du reste, rappelez-vous la belle fête de la mi-carême, qui s'est déroulée avant-hier à travers nos rues : Paris, qui s'est tant amusé sous le tiède soleil, avait-il l'air d'un malade ?"

J'aurais voulu savoir combien de temps dureront les travaux de réfection, combien ils coûteront. Il est encore impossible de le préciser. Mais je crois que je ferais du chagrin au président du Conseil municipal en omettant de dire comme il est fier des égouts de la Ville et des souterrains du Métro, dont pas un seul n'a été rompu ou crevé. Il est juste que la Ville s'enorgueillisse de cette belle résistance, et désirable que partout l'on se persuade qu'elle est guérie, qu'elle a réappris à sourire et qu'elle veut être aimée.

GEORGES BOURDON.

Les Fleurs Sauvées Des Eaux.

Dieu avait donc dit à Noé : "Tu enfermeras dans ton arche un couple de tous les êtres qui vivent". Noé avait obéi.

Heureux du miraculeux salut et aussi du travail à accomplir, ses rudes fils prenaient soin des bêtes. C'était plaisir de les voir, avec leurs fouets ou leurs bâtons, ranger chaque spécimen sauvage dans un endroit clos, distribuer aux affamés (l'animal est l'affamé éternel !) une nourriture choisie, nettoyer exactement le plancher, jurer comme des diables quand l'éléphant avait ses nerfs ou quand la girafe, pourtant si aimée, réussissait à force de le lécher, à brouter le plafond de sa cage. L'odeur violente et fauve qui les serrait à la gorge n'était nullement pour les désobliger. Bien au contraire, elle les enivrait, et il n'y a pas ivresse et ivresse !

Mais voici que, soudain, au moment où l'arche, soulevée par le rythme de l'eau qui montait, allait partir pour le voyage de quatre vingts jours et quatre-vingts nuits, la plus jeune fille de Noé, la divine Tariel, si tendrement blonde que ses cheveux étaient une aurore et que ses yeux étaient des étoiles à l'aurore, Tariel poussa un cri :

"Et les fleurs ? Nous oublions de sauver les fleurs."

Noé, qui achevait de donner à l'arche le coup d'œil du maître, s'arrêta court.

"Oui, fit-il, les fleurs !...."

Mais, ayant réfléchi en tirant sa barbe d'apôtre :

"Non ! les fleurs ont leurs racines ou leurs semences en terre. La terre est l'arche universelle !"

Tariel secoua la tête :

"Mon père, il est vrai ! Certaines fleurs, extrêmement vivaces, ne seront pas tuées par la pluie effroyable qui nous accable. Mais les autres, mon père, les toutes petites !

—Ma fille, répliqua le vieillard, Dieu m'a dit seulement de sauver ce qui a vie.

—Ce qui a vie se reconnaît à ce qu'il peut souffrir.

—Laisse, enfant ; si les fleurs ont vie, du moins elles ne sentent pas.

—Oh ! faisait tout bas Tariel, elles sentent !"

Tout haut, elle ajouta :

"Attendez-moi un instant, de grâce, mon père ; attendez-moi ici : Dieu le veut !"

D'un bond, elle était sortie de l'arche. Où alla t-elle ? Il nous semble voir la blancheur tremblante de ses jambes reflétées dans l'eau qui montait ! Elle courut dans les herbes très vertes, très fleuries, mais déjà noyées. Elle grimpa sur la colline. Elle arracha des mousses à poignées. Elle cueillit des graines comme on cueille des papillons. Elle fouilla la terre de ses mains fidèles. Elle secoua dans son giron des ombelles étoilées.

L'arche était en mouvement. Quand Tariel la chercha à l'horizon, elle se crut perdue. C'est pourquoi, pressant sur sa poitrine sa récolte adorée, elle murmura :

"Les fleurs ! Dieu ne veut donc plus les sauver !"

Dieu voulait toujours. La main de Noé saisit au passage les longs cheveux de la jeune fille, et sous les caresses paternelles, les yeux pareils à des étoiles fraîches s'ouvrirent.

Tariel se mit alors à soigner les sauvées. Sur un peu de terre fertile, elle les éleva, elle les dirigea, elle les couva : le ciel les arrosait assez !

Dirai-je le nom de ces fleurs ? Nommez les plutôt fleurettes, et vous saurez d'elles ce qui importe. Fleurettes, je vous le repète, elles avaient les plus frêles douceurs : les unes, divisées en menues clochettes ; les autres, évasées en coupes d'albâtre jaspée ; les autres, montant, droites et fines, en thyrses poudrés de parfums.

Maintenant donc, elles étaient à l'abri et elles comprenaient cela, les mignonnes, et elles se faisaient plus belles, plus belles quoique si pâles, pour Tariel qui leur avait ménagé une arche dans l'arche.

Là, on entendait glapir le renard ; ici, l'on voyait, frémissante une vrille de pois de senteur filer entre deux planches ; là, avec un grincement de griffes, bondissait la panthère ; ici, un lis secoué teignait de son pollen les jasmins ; là, le rhinocéros essayait de percer sa cloison, lancé comme un chimérique bélier ; ici, au cœur d'une euphraise, se posait une coccinelle, pure comme une goutte de sang virginal.

A la fenêtre de Tariel, la place d'honneur était occupée par un merveilleux cep de vigne, trop exquis pour demeurer sous le déluge.

Un matin, la jeune fille s'aperçut que les raisins mûrissaient. Ils avaient déjà cette transparence dorée qui est parfaitement succulente aux yeux. Elle ouvrit la fenêtre.

Tout à coup, à tire-d'ailes, arriva une colombe, laquelle portait un rameau d'olivier. L'oiseau fatigué se vint poser lourdement sur la plus riche grappe et, de ses pattes roses, la meurtrit.

Reconnaissante tout de même, Tariel n'eut pas le courage d'écarter la pauvre voyageuse dont les ailes pendaient à demi, en un geste sublime d'abandon.

Mais, toujours prévoyante, elle détacha la grappe, elle en recueillit quelques pépins, puis, entre ses doigts souples, elle l'exprima dans une coupe.

Noé s'approcha d'elle.

"Mon père, dit Tariel, voici un rameau d'olivier et une gorgée de liqueur bienfaisante."

Noé prit le rameau, but la liqueur,—"et il vit que cela était bon".

THEATRES.

TULANE.

Les deux dernières représentations de la jolie comédie "Father and the Boys", dans laquelle M. W. H. Crane tient le premier rôle, seront donnée aujourd'hui au Tulane.

La représentation du soir, dite "Soir de Tulane" est spécialement réservée aux étudiants de cette Université et aux étudiantes du Collège Newcomb.

A partir de demain soir "The House next Door" le grand succès de la scène américaine.

CRESCENT.

Les minstrels de George Primrose, qui ont été applaudis toute la semaine au Crescent, donnent leurs deux dernières représentations aujourd'hui.

A partir de dimanche soir et toute la semaine prochaine "King Dodo", une ravissante comédie-musicale.

ORPHEUM.

Les éloges qu'on entend partout de l'excellent programme de l'Orpheum sont justifiés en tout point. Il n'y a pas un numéro qui ne soit amusant et intéressant, en même temps que parfaitement exécuté.

Au programme de la semaine prochaine qui sera inauguré lundi après-midi sont inscrits d'intéressants numéros.

Collision de trains.

Tampa, Fide, 18 mars—Par suite d'une erreur d'aiguillage le train de voyageurs No 81 de la ligne Seaboard a fait collision ce matin avec un train de marchandises à Turkey Creek, une petite station située à 20 milles au nord de Tampa.

Deux employés ont été mortellement blessés. Les voyageurs à l'exception d'une violente secousse et de quelques contusions légères n'ont pas eu de mal.

Le train de voyageurs avait heureusement ralenti de vitesse pour entrer en gare, ce qui explique que l'accident n'ait pas été plus grave.

Abandon de famille.

Mme Paul J. Bachemin, domiciliée 118 rue Nord Lopez, a formulé hier matin un affidavit contre son mari qu'elle accuse d'abandon de famille.

Bachemin a comparu en cour et a plaidé non coupable. Il a été remis en liberté sous 250 dollars de caution.

DEMANGEAISON INTOLERABLE

Affolée par Eruption Pénible, Cuisante du Cuir Chevelu—Perd la Moitié de ses Cheveux et est à la Torture en se Peignant—Craignait Calvitie.

AU DESESPOIR JUSQU'A CURE PAR CUTICURA

"Il y a à peu près deux ans, une sorte d'humeur parut sur mon crâne. Au début ce n'était qu'une légère démangeaison, mais le mal devint tel que le cuir chevelu était au vif quand je me peignais et laissait du sang au bout des dents du peigne. La plupart du temps j'éprouvais une démangeaison intolérable, cuisante telle que cause une brûlure profonde qui commence à guérir. Me peigner était une véritable torture. Mes cheveux étaient longs et s'emmêlaient horriblement à cause du sang et des croûtes. J'allais de plus en plus mal, j'avais perdu la moitié de mes cheveux et j'étais désespérée et craignais réellement de devenir chauve.

"La souffrance était parfois si grande, qu'à moitié éveillée, je grattais les parties les plus malades au point d'avoir du sang au bout des doigts. Je dormais très mal, étant réveillée à tout instant par ces horribles douleurs lancinantes qui me rendaient presque folle. D'après une voisine c'était une humeur blanche. Je n'avais fait usage jusqu'alors du Savon Cuticura que comme savon de toilette, et je me décidai à commander un assortiment des Remèdes Cuticura—Savon, Onguent et Pilules Cuticura. Je m'en servis suivant les directions pendant à peu près six semaines, puis je cessai, la maladie paraissant guérie. Mais vers le printemps, il y a dix-huit mois, le mal reparut légèrement au cuir chevelu. Je commençai immédiatement le traitement Cuticura et je souffris très peu. J'employai en tout environ une brique de Savon Cuticura et une demi-boîte d'onguent Cuticura pour mon crâne. Depuis lors je n'ai jamais eu aucun mal au cuir chevelu. Mes cheveux, quand je suis debout, me tombent aux genoux et sans Cuticura je serais sans aucun doute devenue chauve.

"Ce témoignage est fait volontairement et n'a pas été sollicité, et je suis heureuse de l'écrire, espérant que d'autres profiteront de mon expérience. Mlle Lillian Brown, R. F. D. 1, Liberty, Me., 29 Oct., 1909."

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 2 Commence le 18 Mars 1910.

LES DRAMES DE LA VIE

Sanglante Richesse

PAR

GEORGES SPITZMULLER

LE PERE DE SOLANGE

I

L'IMPASSE

Suite.

—Que désirez-vous, patron ? demanda t-il avec un grasseyement prononcé — et avec une demi-familiarité que le notaire tolérait en raison des services rendus par son clerc, basochien intelligent et débrouillard.

—C'est bien demain, 10 avril, que nous sera présentée la traite de deux cent cinquante mille francs, tirée par la maison Robert ?

—C'est demain.... Je viens précisément de vérifier la date sur mon mémorandum, et j'allais vous la rappeler au moment de partir.

—Vous auriez dû y penser et m'avertir plus tôt.

—Pourquoi ? fit le clerc, sans paraître surpris, toutefois, de cette observation insolite.

—Parce que l'échéance est très forte et que je pouvais ne pas l'avoir présente à la mémoire.

—Oh ! je suis bien tranquille : on n'oublie pas ces dates là ; dans ma jeunesse d'étudiant, je les appelais : les dates fatales.... On ne les perd pas de vue, oh ! non....

—C'est ce qui vous trompe. Ces oublis peuvent très bien se produire, quand on a d'autres choses en tête ; et c'est précisément ce qui m'est arrivé aujourd'hui.

—Ah ! bah !

—Oui.... Je viens seulement de rappeler l'échéance de demain en feuilletant mon grand livre.... Et je suis pris au dépourvu.

—C'est bien ennuyeux !.... énonça le premier clerc,—sans la moindre conviction.

—Le temps me manque pour réaliser les fonds nécessaires.... Voyez, ajouta Me Charbillier en montrant l'argent et les billets de banque déposés sur son bureau ; je n'ai pas le quart de la somme.

—Comment faire, alors ? Solliciter un renouvellement ?

—Il n'y faut pas songer.

—Un renouvellement de quelques jours.... une prorogation ?

—Expédient, vous dis je !.... Le meilleur moyen, en tous les cas, de tuer net mon crédit.

—Mais, patron, vous avez toute la journée de demain, et même jusqu'à après-demain à midi. C'est d'un usage courant dans le commerce.

—Dans le commerce, peut-être.... Mais l'étude Charbillier—la première de la place du Havre—doit payer à présentation.... Elle l'a toujours fait. Il serait désastreux pour sa solidité, pour son renom, qu'elle ne continuât pas cette tradition de régularité.

—Alors, je ne vois pas....

La réponse du principal clerc fut coupée par un coup de sonnette.

—Le timbre de l'étude.... dit-il avec étonnement. Qui peut venir à ce moment-ci ?

—Allez ouvrir, fit le notaire.

Boutterelle obéit.

Un homme de haute taille pénétra dans le cabinet.

C'était un beau vieillard, aux moustaches et aux cheveux de neige.

—Maître Charbillier ? demanda-t-il en interrogeant simultanément les deux hommes du regard.

—C'est moi, monsieur, répondit l'officier ministériel.

—Pardon de venir vous déranger à cette heure tardive.... Mais j'y suis obligé par une affaire importante, urgente même.

—Veuillez vous asseoir, monsieur, dit le père de Solange en avançant, empressé, un siège à l'inconnu qui s'annonçait comme client.

Et, à son premier clerc :

—Laissez-nous, Boutterelle.

Celui ci sortit en murmurant, intrigué, après avoir longuement regardé le nouveau venu :

—Que diable peut il bien vouloir au patron, pour venir à cette heure-ci ?

II

PLANCHE DE SALUT

—Maintenant, monsieur, continua le notaire, voudriez-vous m'apprendre ce qui me procure l'avantage de votre visite ?

—Voici.... Je suis le général de Vallombreuse.....

Me Charbillier s'inclina, pendant que le général continuait :

—Je suis en faite....

—En faite ?.....

—Ce mot sonne mal... Il vous étonne surtout, n'est-ce pas, dans la bouche d'un soldat ! fit amèrement le général de Vallombreuse. Il est pourtant l'expression exacte de la vérité.... Moi qui, pour la France, ai versé mon sang sur les champs de bataille d'Afrique, de Crimée, d'Italie et du Mexique ; moi qui ai donné, sans compter, toute mon existence à la patrie et qui, l'an dernier encore, pendant la campagne terrible, fus grièvement blessé à Forbach, je suis contraint, aujourd'hui, de me sauver comme un malfaiteur, comme un banni !

—Mais pourquoi donc, général ?

—Parce que, si j'étais resté à Paris, je serais arrêté.....

—Comment ?

—Je suis une victime de la loi des otages, la loi du 5 avril.... Hier, j'ai été prévenu secrètement que j'allais être décrété d'accusation par la Commune... J'ai pu me soustraire à la mesure qui me menaçait et sortir sans encombre de la capitale, malgré la surveillance de la police révolutionnaire qui me traquait depuis quelques jours....

Et voilà pourquoi je fais, moi soldat sans peur et sans reproche.

Etre victime de mon devoir, oui.... Mourir pour mon pays, tomber en face du drapeau, oui !.... Mais me rendre à ces Français insurgés dont je réprouve les doctrines insensées et condamne les actes abominables,—cela, jamais !

—Je vous comprends, dit Me Charbillier, qui se demandait : "Où veut-il en venir ?"

Là était le point intéressant pour le notaire.

Il comptait — le général le lui avait fait entrevoir — sur une affaire sans doute fructueuse, et il la trouvait lente à s'annoncer.

M. de Vallombreuse continua :

—Je suis donc parti, la nuit.. hier soir.... Peut-être serais-je resté à Paris malgré tout, auprès de ma femme souffrante en ce moment, de mon fils Philippe et de ma fille, ma chère Geneviève .... Je le voulais.... Mais, craignant pour ma vie, ils ont insisté tous trois pour que je parte....

Demain donc, je serai en route pour l'Angleterre. Là, j'attendrai que la tourmente révolutionnaire ait cessé de souffler sur la terre de France.

—Ce sera moins long qu'on pense, peut-être.

—Espérons-le !.... Quoi qu'il en soit, arrivons maintenant à l'affaire qui me conduit auprès de vous.

—Ah ! ah !... se dit Me Charbillier, alléché....

—Je suis porteur de toute ma fortune.... J'ai sur moi, dans cette sacoche, 500,000 en titres et en billets de banque....

A l'annonce de cette grosse somme, Me Charbillier eut un imperceptible tressaillement.

—... Et je viens vous les remettre en dépôt, poursuivit le général de Vallombreuse. Votre étude m'a été indiquée avec éloges.... On m'a dit que je pouvais avoir toute confiance en vous. Aussi n'ai-je pas hésité à vous dévoiler mon nom, aujourd'hui suspect, de même que je vais vous remettre ma fortune.... — celle de mes enfants.

—Très honoré, général.... interposa Me Charbillier.

—Cette somme, reprit M. de Vallombreuse, n'était pas en sûreté à Paris, au milieu de tant d'attentats à la propriété.... D'autre part, je prends la mer demain.... Sait-on jamais si l'on reviendra d'un voyage en mer ? .... Enfin — troisième raison, la plus grave — avant mon départ, j'ai à régler une affaire qui peut m'être fatale.... Je me bats en duel demain au petit-jour.

—En duel ?

—Oui. Tout à l'heure, à l'hôtel où je suis descendu, un voyageur étranger s'est permis d'outrager l'armée française, l'armée vaincue, pour qui tout est perdu, fors l'honneur !....

Il n'avait pas terminé son odieuse diatribe que je lui rendais, par un soufflet en plein visage, l'injure qu'il venait d'adresser au drapeau. Ce voyageur est un riche étranger, un Anglais, lord Klimmerton....

Des témoins vont être constitués, et l'affaire aura son épilogue demain. La rencontre sera sérieuse..... Je fais donc